

DE L'HÉRITAGE DANS LE RÉCIT DE FILIATION AU MASCULIN

CARMEN ANDREI¹

ABSTRACT. *On Heritage in the Filiation Narrative in the Male Gender.* My article analyses a testimony of the return to origins published in 2009 by a famous voice in the contemporary Canadian French literature: Dany Laferrière, *L'énigme du retour*. The novel is built on the double geographical and mental route past-present, present-past, between the country of origin and the adoptive countries (Quebec and the United States), on activating individual and collective memory, on a favorite topos of the postmodern climate, viz. identity interrogation. It is complex, necessary to gaining wisdom. Once understood, accepted, assumed, it is no way perceived as heart-wrenching or vindictive, but instead it helps the author regain peace and evolve. The exile means liberation and return, identity loss and regain. This is a complex autobiography, with the most intimate writing of intimacy, an archeological inquiry collecting bribes/remnants of a troubled past. For Dany Laferrière, the direct paternal affiliation is sublimated, it fails, the heritage is taken over by a spiritual father and it aims at being relegated to the grandson.

Keywords: *identity, filiation, exile, hybridity, Haïti, heritage, postmodern, intimacy.*

REZUMAT. *Despre moștenire în romanul de filiație masculină.* Articolul analizează o mărturie a întoarcerii la origini publicată în 2009 de o voce contemporană celebră în literatura canadiană de expresie franceză: Dany Laferrière, *L'énigme du retour*. Romanul este construit pe o dublă călătorie geografică și mentală între trecut și prezent, prezent și trecut, între țara de origine și țările de adopție (Québec și Statele Unite), antrenând atât memoria individuală, cât și cea colectivă. Căutarea (și găsirea) identității, proces complex, necesar pentru înțeleptire, este un topos de predilecție în climatul postmodern. Odată înțeleasă, acceptată și asumată, identitatea nu este percepută ca sfâșietoare sau vindicativă, ci, în schimb, îl ajută pe autor să-și redobândească pacea și să meargă mai departe, să evolueze. Exilul înseamnă eliberare și întoarcere, pierderea și

¹ Carmen Andrei est Professeure au Département de français, Faculté des Lettres, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie, habilitée à diriger des recherches. Elle donne des cours magistraux de littérature française et francophone et de traduction littéraire. Elle a publié dix livres dont sept comme auteur unique et plus de quatre-vingt-dix articles scientifiques. Elle est membre de l'Union des Écrivains Roumains et du Centre de Recherche *Théorie et pratique du discours* où elle dirige l'axe « Littératures et identités culturelles ». E-mail : carmen.andrei@ugal.ro

recăștigarea identității. Avem de-a face cu o autobiografie complexă, cu o scriitură a intimului, cu o anchetă arheologică ce colectează frânturi dintr-un trecut tulbure. Dacă pentru Dany Laferrière filiația paternă este sublimată, chiar ratată, el devine la rândul lui părinte spiritual pentru nepotul lui căruia îi va transmite moștenirea.

Cuvinte-cheie: identitate, exil, hibriditate, Haiti, moștenire, postmodern, intimitate

Préambule

La critique littéraire québécoise s'est montrée favorable à l'écriture migrante du Québec comme partie intégrante de l'histoire littéraire contemporaine, désormais parvenue tant à la reconnaissance institutionnelle qu'à la notoriété publique. Les prix et les distinctions attribués aux écrivains appelés des Néo-Québécois (parmi lesquels je cite Dany Laferrière, Kim Thúy, Ying Chen, Naïm Kattan Sergio Kokis, Wajdi Mouawad, etc.), devenus des « minorités visibles », et leur intégration comme objet d'étude dans les cours universitaires et ateliers d'écriture attestent cette tendance de s'ouvrir vers l'Autre. Il y a à présent une pléthore de textes qui font partie du patrimoine culturel canadien par la problématique identitaire d'intégration et d'appropriation d'un espace et d'une langue², prolongeant ainsi les questionnements des auteurs « de souche », exilés spirituellement après la Révolution tranquille et les échecs successifs d'un consensus de parole et d'idées des années '80, plus précisément, détachés des questions constitutionnelles et du mouvement indépendantiste. Malgré les différences de perspective et d'écriture, on retrouve désormais dans les lettres franco-canadiennes un *topos* cher au climat postmoderne : le « qui suis-je ? » part à la recherche du « qui fus-je ? », réfléchit sur le « qui fûmes-nous ? » pour trouver des repères au « qui serai-je ? ». À la recherche de l'identité, le sujet-écrivain/écrivain découvre l'altérité et l'hybridité comme solutions salvatrices et emblématiques de l'être postmoderne³. L'« identité meurtrière » contemporaine est exprimée selon de multiples voies. Les écrivains les plus originaux refusent

² En fait, on a commencé à parler des Néo-Québécois après la Seconde Guerre mondiale pour désigner tout un courant de réflexion et de pensée dans les écrits d'idées qui témoignent de la présence de l'Autre, tout en se référant au grand débat canadien entre les francophones et les anglophones. Cf. Laroche, Maximilien, « Les Néo-Québécois », dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Éditions Guérin, 1997, pp. 612-628.

³ Hybridité et altérité vont de pair avec l'idée de braconnage identitaire, telle que la développe Simon Harel dans *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB Éditeur, 2006, coll. « Le soi et l'autre », mais la démarche de l'auteur (le Québec comme territoire usurpé, cage du refuge identitaire, marginalité désemparée, etc.) ne recoupe pas la mienne, qui est centrée exclusivement sur le récit de filiation.

de faire le deuil de la patrie perdue et habitent un *entre-deux* personnel où il est question de thèmes universels : la migration, la pérégrination, la mémoire, le rapport à la langue, à l'écriture et à l'Autre. La pluralité et le métissage sont désormais les visages d'une existence à deux ou à plusieurs dans une société plurilingue et pluriculturelle. C'est le cas de Dany Laferrière, de Kim Thúy, de Ying Chen, etc.

*L'énigme du retour*⁴, onzième roman de Dany Laferrière paru en 2009, reçoit le prix Médicis. Le titre prometteur, alléchant, laissera le lecteur friand de polar sur sa faim (il n'y aura aucune énigme policière !) Le livre s'inscrit dans les constantes de son écriture : narration fragmentée, toujours à la première personne, mélange des genres, intertextualité, hybridité culturelle, ludique par endroits et refus du récit linéaire⁵.

Dans son interview donnée pour Hachette/Grasset⁶ lors de la sortie du livre, Dany Laferrière avoue être retourné à Haïti, « aux tristes tropiques » (p. 34), avoir voulu sortir du côté historique et journalistique des choses, montrer la vraie réalité, multiforme et protéiforme, tel un reporter ; muni d'un cahier pour y enregistrer des notes de reportage, il les travaille par la suite pour en sortir quelque chose de littéraire, il cartographie cet univers familial et familier. Dans le vacarme incessant de Port-au-Prince, il réapprend à s'adapter à tout : au climat (après la difficulté de s'adapter « au vaste pays de glace » adoptif – pp. 14-15, p. 167), à la nourriture, aux us et coutumes de jadis et à un présent qui lui est étranger. Par ailleurs, cette capacité d'adaptation n'est pas facile à tous les humains, d'autant plus aux exilés, avoue-t-il. Il y découvre surtout qu'ici on continue à vivre « d'injustice et d'eau fraîche », que seule la famine scande la vie⁸, que « Depuis un certain temps/on tue à midi dans ce pays » (p. 99) et que les tueurs veulent tous mourir jeune (p. 100). Réalités

⁴ Dany Laferrière, *L'énigme du retour*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 2009. Toutes les citations renvoient à cette édition abrégée désormais *ER*.

⁵ *Apud* Delia Georgescu, « Dany Laferrière » in Corina Dumitriu-Panaiteanu (dir.), *Dicționar de francofonie canadiană [Dictionnaire de francophonie canadienne]*, Iași, Éditions de l'Université « Al. I. Cuza », 2011, p. 455.

⁶ Entretien disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=iu1SNYvDMQk>.

⁷ Des bribes du dialogue intertextuel apparaissent, Dany Laferrière cite Émile Nelligan avec « Ah comme la neige a neigé » et le chanteur Gilles Vigneault avec sa chanson célèbre « Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » (p. 50).

⁸ Voir dans *ER* les pages sur la faim d'une simplicité touchante (p. 15) ou encore pp. 92-93 : « Si on n'est pas maigre à vingt ans en Haïti, /c'est qu'on est du côté du pouvoir », il culpabilise du fait que depuis trois décennies il fait gras à Montréal tandis qu'au Port-au-Prince, les gens font maigre. Haïti est un « pays constamment à la merci d'une émeute de la faim » (p. 120). D'ailleurs tout un chapitre lui est consacré : « La faim » (pp. 131-136). Dans l'entretien cité, l'argument étayé en faveur d'*ER* comme discours politique subliminal est très simple : « Comment vivre avec et en dehors la faim ? »

sociales non folkloriques résumées en trois mots-clés : « Douleur./Silence./Absence. » (p. 96). Cynisme et honte en parlant des atavismes des colons, du régime totalitaire. Corps et mémoire se font jumeaux et se dégèlent et se réchauffent l'un et/ou l'autre dans le travail de la repensée (p. 144). La dépossession identitaire – « être étranger même dans sa ville natale » (p. 149) est consciencieusement annotée. L'auteur retrouve aussi dans son pays natal l'odeur de la terre grasse, la pureté de l'air enivrante (pp. 156-157), l'étendue verte et la fixité du temps (p. 222).

La réflexion sur l'exil et la politique lui arrive instantanément : vivre, penser et sentir hors de ceux qui lui ont fait du mal n'amènent pas la colère ou la « lancinante rage » (p. 58) comme dans le cas d'Aimé Césaire (c'est justement là son côté qui touche et fascine son fils spirituel), à l'opposé, Dany Laferrière part à la recherche d'une sérénité ; le livre ne fait pas dans le discours politique, mais justement pour cet aspect en est un. À la fin d'un chapitre sur les choses et les gens perdus, on y retrouve un beau résumé de l'exil et de la destinée de l'auteur : « Le dictateur m'avait jeté à la porte de mon pays. Pour y retourner, je passe par la fenêtre du roman. » (p. 153).

Dany Laferrière retourne au pays après trente-trois ans pour annoncer à sa mère la mort du père à New York. Dans cette autobiographie complexe, une écriture de l'intimité intime qui prend l'allure d'une enquête archéologique en vue de faire la collecte des bribes d'un passé traumatisant qui a mené à l'exil forcé. Évoquer « les années noires », « la paranoïa collective » (p. 113) inscrites dans la douleur nue de la mère qui a su porter sa croix, attendre sans rien demander, s'avère éprouvant. Mère et sœur qui ont refusé l'exil pour « donner un sens du pays » (p. 185) ont payé le plein prix les dettes des deux hommes qui sont partis.

Le récit privilégie une rétrospection anarchique, discontinue dans la succession événementielle : on a affaire à des notes inédites de voyage, entrecoupées par des mini-essais. Une fois arrivé à la maturité intellectuelle et affective, après avoir pris le recul nécessaire pour pouvoir en parler et, par voie de conséquence, entamer un jugement, certes subjectif et non exhaustif, de ce questionnement identitaire, l'auteur construit un récit au fur et à mesure sur une structure narrative originale : notes de voyages, récit testimonial, envolées de prose poétique, syncopes, analepses et prolepses narratives. *L'énigme du retour* débute par des récits-descriptions du quotidien dans le moindre détail, typographiquement entrecoupés par des réflexions-maximes.

Deux parties inégales, la première, un tiers du livre, *Lents préparatifs de départs* [n. s.], composée de quatorze chapitres et la seconde, les deux autres tiers, *Le retour*, composée d'une quarantaine de chapitres.

Le travail mémoriel fonctionne dans ce cas simplement dans le subjectif où l'émotion se veut étouffée ou plutôt se doit de l'être pour pouvoir

être narrée. Le récit est donc bouleversé dans l'ordre temporel justement à cause de la portée traumatisante de l'événement vécu.

Le témoignage du retour privilégie le topos du questionnement identitaire dynamique, *dans le mouvement* : le sujet individuel se (re)cherche dans la saisie de la mise en mouvement⁹, dans le déplacement vers l'origine, physique et affectif à la fois, dans le retour vers l'origine qui est aussi une descente dans l'enfance :

Et l'exil du temps est plus impitoyable
que celui de l'espace.
mon enfance me manque plus cruellement
que mon pays (p. 73).

La mémoire liée indissolublement à l'espace, la présence physique du sujet-écrivain qui enquête en reporter permet de réactiver la mémoire des communautés minoritaires¹⁰ : Port-au-Prince, ses bidonvilles dont Jalousie et ses environs campagnards comme double espace clos de l'abandon et des retrouvailles/du souvenir. Le sujet-écrivain qui revient chez lui a changé, il est perçu comme faisant partie d'une appartenance diasporique : Danny Laferrière est pris pour un écrivain fortuné qui choisit un grand hôtel et, à cause de cela, il ressent le malaise identitaire du riche revenu chez les pauvres (p. 171).

Héritage impossible dans la filiation masculine

Lorsque la mémoire débouche sur une impasse, elle s'accroche à la filiation, notion qui entraîne celle de transmission, d'héritage¹¹. L'héritier se construit difficilement par des legs et des biens de toutes sortes, par « le détour de l'autre » qui l'amène socialement à l'assimilation de la communauté des ascendants.

Quelques biographèmes sur Dany Laferrière s'imposent afin de mieux comprendre son « retour » et sa filiation. Né à Port-au-Prince en 1953, il passe sa jeunesse estudiantine comme journaliste pour l'hebdomadaire *Le Petit Samedi* et animateur à Radio Haïti-Inter. Il porte le même nom que son père,

⁹ François Paré, *La distance habitée*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2005, p. 117.

¹⁰ Voir Jocelyn Létourneau et David Northrup, « Québécois et Canadiens face au passé : similitudes et dissemblances », in *The Canadian Historical Review*, vol. 92, n° 1/2011, pp. 163-196 et Jocelyn Létourneau, « Mythistoires de *Loser* : introduction au roman historial des Québécois d'héritage canadien-français », in *Histoire sociale/Social History*, vol. 39, n° 77 (mai)/2006, pp. 157-180.

¹¹ Sur l'importance de la filiation au Québec, cf. entre autres : E.-Martin Meunier et Joseph-Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*, Montréal, Éditions Fides, 2007.

Windsor Klébert Laferrière, maire de la capitale, ensuite sous-secrétaire d'État au Commerce et à l'Industrie qui est exilé au Québec puis aux États-Unis puisqu'opposant au régime de François Duvalier. Laferrière père renie femme, enfant, pays (p. 64). À son tour, en 1976, Dany Laferrière s'exile après l'assassinat de son collègue Raymond Gasner (voir dans ce sens le chapitre « L'exil »). Il s'installe à Montréal, nourrit son penchant pour l'écriture¹² et entre dans les lettres canadiennes par la grande porte : bonne réception auprès du grand public, en 1985, avec le roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*¹³. À présent, c'est un auteur à succès qui a publié une dizaine de romans primés, traduits, en plus d'être courtoisé par la télévision et le cinéma¹⁴.

La filiation masculine chez Dany Laferrière est double : il a deux pères, le géniteur naturel qui a le même nom que lui, et le père spirituel, le poète martiniquais Aimé Césaire, phare de la francophonie, figure de proue dans la lutte contre le colonisateur¹⁵.

Chez Dany Laferrière, comme la figure paternelle est sublimée, échouée, la filiation est remplacée par ce père spirituel, Aimé Césaire, qu'il cite et place en épigraphe de *ER* : « Au bout du petit matin... », citation tirée de son livre de chevet, *Cahier d'un retour au pays natal* (1939). La filiation spirituelle est explicite maintes fois : « Le poète m'aide à faire le lien entre cette douleur qui me déchire [dénoncer la colonisation] et le subtil sourire de mon père » (p. 58, lecture de Césaire, p. 242). La connivence culturelle avec Césaire est explicite, elle devient même synesthésie proustienne :

On nous a apporté du café. J'ai aussitôt dans la bouche le goût de Césaire. Ce Césaire qui parle de « ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel mais sans qui la terre ne sera pas la terre ». Ce sont les mêmes qui passent devant moi, dans ce petit marché qui s'animent doucement (p. 258).

La mémoire est empêchée chez Dany Laferrière : le père, démuné socialement, n'a que des dettes à lui transmettre. On le voit d'ailleurs dans un geste symbolique : à la banque, le fils n'a pas le code pour ouvrir le coffre-fort, seul témoin dépositaire d'un père énigmatique (chapitre « La valise ») :

¹² Aveu important et questionnement rhétorique : « Ce qui est sûr/je n'aurais pas écrit ainsi si j'étais resté là-bas./Peut-être que je n'aurais pas écrit du tout./Écrit-on hors de son pays pour se consoler ?/Je doute de toute vocation d'écrivain en exil. » (p. 33).

¹³ Voir mon article consacré à ce roman, Carmen Andrei, « Démythification/démystification identitaire dans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière » in *Communication interculturelle et littérature*, n° 1 (5)/2009, Éditions Europlus, Galați, pp. 9-15.

¹⁴ Dany Laferrière connaît également l'expérience américaine dont il parle dans *L'odeur de café* (1991) – prix Carbert de la Caraïbe, *Le Goût des jeunes filles* (1992) – prix Edgar Lespérance, adapté au cinéma, tout comme *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.

¹⁵ Voir le chapitre « Un poète nommé Césaire », pp. 56-59.

c'est que le destin ne se transmet pas de père en fils.
Cette valise n'appartient qu'à lui.
Le poids de sa vie. (p. 70).

Ciblé par la mort, « cet archer aveugle » (p. 124), le père éveille chez son fils l'angoisse de sa propre mort. Faute de valise-héritage de la part du père, l'auteur reçoit un palliatif, une poule noire de la part de son meilleur ami (p. 237).

C'est la mère qui est porteuse de la mémoire/des histoires individuelle(s), qui en est le témoin :

Ma mère ne se baigne pas
dans le fleuve de l'Histoire.
Mais toutes les histoires individuelles
sont comme des rivières qui la traversent.
Elle conserve dans les replis de son corps
les cristaux de douleurs de tous ces gens
que je croise dans les rues depuis mon arrivée. (p. 96).

L'image de la mère est fétichisée ; la mère est le phare, la boussole, « le moindre nuage sur son front » est source d'interprétation (p. 112).

À son tour, Dany Laferrière devient repère et modèle de son neveu, le père spirituel. La filiation est donc toujours possible, un héritage vraisemblablement à léguer à l'avenir. D'ailleurs, l'auteur dédie ce livre à Dany Charles et plusieurs chapitres dont notamment « La Cérémonie des adieux » qui est le plus parlant pour la question de l'héritage.

Le neveu qui porte le même prénom que l'oncle souhaite devenir écrivain, réclame la recette qui lui est donnée dans le registre parodique : il faut « de bonnes fesses » puisqu'un écrivain reste assis longtemps, « des talents de bonne cuisinière » qui sait marier tous les goûts comme pour les plats exquis, mais surtout, et là, le discours devient sérieux, un apprentissage qui s'étale sur dix ans (« L'écrivain en herbe », pp. 102-103). Les deux, oncle et neveu, scellent ironiquement l'acte de filiation dans un acte d'intimité : ils pissent ensemble – « Deux jets continus./Arcs purs./Légers sourires de part et d'autre. » (p. 258). Puis de nouveau, la transmission de l'héritage spirituel revient dans le registre du sérieux :

J'ai glissé dans la sacoche de mon neveu
le vieux recueil gondolé par la pluie
du *Cahier d'un retour au pays natal*.
C'est avant de partir qu'on en a besoin.
Pas au retour. (p. 259).

L'auteur fait ses adieux avec les fantasmes du passé opprimant, colonial, ses adieux avec son père et prend congé de son neveu.

Pour faire le point

L'exil, ce « voyage sans billet de retour » (p. 39) sauve Dany Laferrière « de la famille, du sang et de l'esprit de clocher » (p. 39), l'aide à se forger consciemment une identité *autre* (« on n'est pas forcément du pays où l'on est né » (p. 159) ; « il ne suffit pas de parler créole/pour se métamorphoser en Haïtien » (p. 183)). Il a un rapport difficile à son pays qui lui a inoculé une sorte de « virus suicidaire » (p. 201). C'est pourquoi l'auteur refuse constamment les étiquettes, avoue être tout simplement un auteur rock et universel.

La figure paternelle chez Dany Laferrière, n'est plus un modèle, mais des repères-prétextes déclencheurs de mémoire. Dans ce sens, l'héritage est considéré comme impossible, voire raté. Un voyage centrifuge et centripète à la fois, en soi et vers l'autre, un voyage qui acquiert cette valeur d'acheminement vers l'assagissement. Accepter le passé, c'est renouer avec le futur. Je dirais que ce voyage a pour but non seulement de s'affronter, mais aussi d'oser affronter l'Autre : c'est déplorer « ceux qui n'ont jamais fait face/à une culture autre que la leur. » (p. 39).

La recherche de la mémoire a cette portée autobiographique d'abord, ensuite, le passé individuel et la mémoire se greffent sur la notion de collectivité¹⁶, les déboires de la dictature en Haïti. La réflexion sur le temps collectif permet d'inscrire l'Histoire et leur(s) histoire(s) personnelles dans la différence. Donc, le recul est obligatoire et complexe dans le temps ; la mémoire va de pair avec un lieu/des lieux précis puisqu'elle a besoin de s'enraciner dans un espace géographique concret où prennent corps et voix images, gestes et souvenirs¹⁷.

Le retour n'est aucunement un règlement de compte familial ou historique, il n'y a pas de vendetta affective. Alors pourquoi serait-il énigmatique ? Le texte est clair :

On naît quelque part.
Si ça se trouve
on va faire un tour dans le monde.
Voir du pays comme on dit.
Y rester des années parfois.
Mais, à la fin, on revient au point de départ. (p. 205)

¹⁶ François Paré, *La distance habitée*, o. c., p. 117.

¹⁷ Voir Anne Gilbert, Michel Bock et Joseph-Yvon Thériault (dir.), *Entre lieux et mémoire. L'inscription de la francophonie dans la durée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010.

et plus loin : « Ce voyage c'est plus le ramener/dans son patelin que je découvre en même temps. » (p. 262) et finalement :

Nous avons deux vies.
Une qui est à nous.
La seconde qui appartient
à ceux qui nous connaissent
depuis l'enfance.

La langue de la mère.
Le pays du père
le regard hébété du fils
qui découvre en un jour
un tel héritage. (p. 264).

Le retour dans l'enfance a été une *catharsis*, une énigme résolue, un éblouissement : récupération identitaire, temporelle et spatiale : être accepté et s'accepter dans un présent empreint de gravité sans exiger des comptes (p. 266). L'auteur n'a pas privilégié le sens primaire du mot « énigme », à savoir « jeu d'esprit », « épreuve de réflexion » ou encore « recherche d'un sens caché sous une parabole ou une métaphore », mais plutôt le sens figuré, celui de « chose difficile à comprendre, à expliquer, à connaître ». L'énigme signifie donc explication, éclaircissement.

L'énigme du retour, la question de la filiation et du patrimoine, tant matériel que spirituel, sont résolus : le fils ramène au pays à la mère d'abord la nouvelle éprouvante de la mort du père, ensuite l'esprit solitaire de celui-ci, non pas le cadavre :

Nous avons chacun notre dictateur.
Lui, c'est le père, papa Doc.
Moi, le fils, Baby Doc.
Puis l'exil sans retour pour lui
Et ce retour énigmatique pour moi. (pp. 270-271).

Il s'acquitte donc de ce devoir muet, de la transmission de l'héritage.
C'est ainsi qu'il boucle la boucle :

Il m'a donné naissance.
Je m'occupe de sa mort.
Entre naissance et mort
on s'est à peine croisés. (p. 271)

et il se réconcilie avec lui-même :

CARMEN ANDREI

Une main douce
sur mon front
apaise la fièvre [...]
Un temps enfin revenu.
C'est la fin du voyage. (p. 280).

Comme toute écriture moderne qui est une *opera aperta*, la lecture est plurielle et résonne dans tout lecteur à doses variables, dans des tons et demi-tons subtiles et diaphanes.

BIBLIOGRAPHIE

- Andrei, Carmen, « Démythification/démystification identitaire dans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière » in *Communication interculturelle et littérature*, n° 1 (5)/2009, Éditions Europlus, Galați.
- Dumitriu-Panaitescu, Corina (dir.), *Dicționar de francofonie canadiană* [*Dictionnaire de francophonie canadienne*], Iași, Éditions de l'Université « Al. I. Cuza », 2011.
- Dubar, Claude, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le livre social », 2000.
- Gilbert, Anne, Michel Bock et Joseph-Yvon Thériault, (dir.), *Entre lieux et mémoire. L'inscription de la francophonie dans la durée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010.
- Harel, Simon, *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB Éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2006.
- Interview de Dany Laferrière, disponible sur :
<https://www.youtube.com/watch?v=iu1SNYvDMQk>
- Laroche, Maximilien, « Les Néo-Québécois », dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997.
- Laferrière, Dany, *L'énigme du retour*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 2009.
- Létourneau Jocelyn et David Northrup, « Québécois et Canadiens face au passé : similitudes et dissemblances », in *The Canadian Historical Review*, vol. 92, n° 1/2011.
- Létourneau, Jocelyn, « Mythistoires de *Loser*: introduction au roman historique des Québécois d'héritage canadien-français », in *Histoire sociale/Social History*, vol. 39, n° 77.
- Meunier, E.-Martin et Joseph-Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*, Montréal, Fides, 2007.
- Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2008.
- Paré, François, *La distance habitée*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2005.